NAKED PHOTOGRAPHER WITH SECURITY AND MOOSE, SERIES #8

Parlez-moi d'images

YVES SIMON

L'écrivain a laissé aller son imagination en feuilletant le dernier livre, très étrange, d'Elliott Erwitt. Un délire baroque du grand photographe auquel la Mep, à Paris, rend hommage jusqu'au 4 avril.

DR ERWITT & MR SOLIDOR

ANDRÉ, ALIAS ELLIOTT, DIT L'ESPAGNOL

ANDRÉ S. SOLIDOR
HOMAGE TO FAY WRAY

ANDRÉ S. SOLIDOR
HOMAGE TO KING KONG

ANDRÉ S. SOLIDOR
MILKY WAY WITH TOMATO JUICE

ANDRÉ S. SOLIDOR
COHIBA CIGAR WITH SMOKING FISH

Le nouvel Elliott, un gagman virtuose né à Grand-Citron

par **Yves Simon***

J'ai toujours pensé que pour parler d'un artiste, cinéaste, écrivain, chanteur et, ici, photographe, on ne pouvait se contenter de surfer sur sa dernière production et, cernant d'œillères nos regards, disserter tranquillement sur une énième nouveauté, comme si elle venait de surgir ex nihilo. Les artistes ont une histoire, ils aiment la pénombre ou la clarté, se perdent parfois dans le néant pour ressusciter en pleine lumière. Je ne peux aborder le dernier ouvrage du caméléon Elliott Erwitt et faire table rase de ce qui l'a précédé.

Son histoire commence ainsi. John Morris, qui fut directeur de « Life », se souvient : « Je fus le premier, en 1950, à être séduit par les photos d'un tout jeune homme fraîchement débarqué à New York, il s'appelait Elliott Erwitt. J'étais alors directeur artistique du "Ladies Home Journal". Stupéfait par ce que je venais de voir, je rédige aussitôt une note brève qu'accompagnaient trois photos d'Erwitt : "Ce jeune garçon est un génie !" »

Génial, Erwitt ? L'homme adore les trompe-l'œil, le réel-surnaturel, il est facétieux, aime se travestir, nous amuser : « Faire rire les gens est une des plus parfaites réussites que l'on puisse espérer. » Tel Dali, il prend des postures d'amuseur public afin de redonner du faste à des images trop cruelles et tenter de nous faire croire que rien n'est grave. Tel Cartier-Bresson, il aime la rue, les petites gens, témoigne des vies crasses et des baisers volés. S'il témoigne de la violence et de la guerre, c'est à sa manière, en choisissant un soldat noir, farceur comme lui, qui lui tire la langue... C'est cela, le « punctum » comme le précisa Roland Barthes, cet intense lieu d'une photo qui la rendra mémorisable à jamais : la langue blanche du soldat hilare, un bébé en pleurs dans un bras de sa mère pendant qu'elle continue de vaquer à ses occupations ménagères, Guevara, le visage tourné vers le ciel et qui semble étrangement l'implorer, lui, le révolutionnaire.

Tout ce qui frémit sur terre et nous émeut, nous amuse, nous fait pleurer de rire ou de désespoir, Elliott Erwitt l'a un jour capté dans son objectif. Alors, il est un âge où l'on ose tout. Un âge où l'on se dit que l'humour corseté par les bienséances doit prendre de l'ampleur, exulter enfin, que l'enfant qui a grandi à Paris et plaçait des cousins péteurs sur les chaises de ses camarades, aimerait que l'on sache qui il est vraiment, totalement, tragiquement. Et, comme Romain Gary ou Fernando Pessoa l'ont fait avant lui, il s'invente un double et publie sous un nom d'emprunt un livre à son image : « The Art of André S. Solidor » (éd. teNeues). Tout un programme ! Quoi de plus facétieux, en effet, à 82 ans, lorsqu'on a dirigé, à la suite de Robert Capa, l'agence Magnum, que l'on a croisé dans sa vie tout ce qui compte dans le monde politique de la guerre froide, le monde des stars du Cinecittà des années 60, que de prendre un pseudo, se laisser pousser une moustache à la Marx (tendance Groucho) pour faire apparaître « l'homme nouveau », un gagman virtuose avec biographie revisitée.

Dès la première page du nouvel opus, on apprend que le Solidor en question est né en 1962 dans la ville de Grand-Citron en Guyane. En pleine brousse ! « A ce jour, André S. Solidor est un artiste modeste et réservé qui pense retourner à Grand-Citron et ses racines dont l'influence se retrouve dans son art. » Apprécions le « modeste et réservé »... Suit une interview en anglais de maître Solidor traduite en quatre langues dont le signet à chaque page n'est pas le petit drapeau habituel, mais André/Elliott lui-même, devenu pictogramme national qui se travestit en toréador pour l'Espagnol, en prélat pour l'Italien et en bavarois pour l'Allemand. Pour le Français, il pédale sur un tricycle avec une baguette de pain au travers du porte-bagages, porte un béret basque et des bretelles exagérément tricolores.

Vient l'instant de feuilleter notre « album de couleurs ». Car ici, le rouge carmin domine comme le bleu Klein, comme le vert Véronèse et le jaune sirupeux des supermarchés, toutes les fluorescences de la palette arc-en-ciel. On remarque vite la présence de mannequins, ceux des vitrines des magasins, habillés en policier, en militaires, mais surtout un mannequin nu, une femme à forte poitrine avec un regard triste de madone, style première dame de France. Mais encore des réminiscences fantasmatiques du cinéma, une jeune femme en chair et en os, cette fois dans les bras du mythique King Kong, paradant en amoureux devant l'Empire State Building, des poissons fumeurs, des fleurs aux pistils sexuels fort prononcés (« Brazilian Allegory »), des hommes et des femmes aux visages peints portant perruques bouclées (« Carioca Gayety »), des fruits tropicaux, une « Mystic Flower » dédiée à Mapplethorpe... Quelques autoportraits du maestro Solidor déguisé en Japonais, en commis voyageur (« Bagman »), puis, sous d'exotiques cocotiers, entouré par deux superbes créatures à la peau brune, et violemment callipyges, qu'il nomme ses « Episcopalian Missionaries » !

L'humour, la gouaillerie, l'ironie d'Elliott Erwitt se retrouvent dans chacune de ces pages aux couleurs franches, criardes, ingénues, aux légendes surréalistes comme celle du mannequin nu, flottant avec ses seins gonflés comme des bouées de transatlantique, dans une eau à nymphéas qu'aurait peinte Monet, et ainsi titrée : « Hommage à Helmut Newton ; Ophélie, inspirée par Hamlet de Shakespeare. »

A une jeune fille qui lui demandait comment créait Bob Dylan, le poète Allen Ginsberg répondit un jour : « En déconnant sur une machine à écrire avec du papier... Chez lui, au moins une ligne sur quatre est géniale. C'est mieux que la plupart. » Qui ne dirait la même chose d'Elliott Erwitt ? Il « déconne » avec son appareil photo, s'amuse avec le monde, se moque de lui, des tabous, de l'Amérique, et, chez lui, une photo sur quatre est géniale. Comme l'affirmait John Morris à ses débuts, je dirais : toutes géniales.

Pas mal pour qui prétend n'être qu'un histrion, un Rigoletto de la photo, l'« amuseur public » numéro un ! ●

** Prix Médicis en 1991 pour « La dérive des sentiments » (éd. Grasset), Yves Simon vient de publier « Jack London, le vagabond magnifique » (éd. Mengès).*